

LES DEMOISELLES DE L'EMPIRE



Héloïse

PENSIONNAIRE À LA LÉGION D'HONNEUR

GWENAËLE BARUSSAUD

MAME

Illustration de couverture : Olivier Desvaux

MAME
Edifa

Direction : Guillaume Arnaud
Direction éditoriale : Sarah Malherbe
Édition : Claire Renaud

Conception graphique : Élisabeth Hebert

Mise en pages : Text'oh !
Fabrication : Thierry Dubus, Aurélie Lacombe

© Mame, 15-27, rue Moussorgski, 75018 Paris, 2013.
Site : www.fleuruseditions.com
ISBN : 978-2-7289-1790-7 – MDS : 531 322
N° d'édition : 13210-01

Tous droits réservés pour tous pays.
« Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse. »

*Pour Marie-Liesse, ma première lectrice,
ce roman qui lui doit beaucoup.*

De madame Boisseau

À monsieur le Grand chancelier
Compiègne, le 15 octobre 1810

Monsieur le Grand Chancelier,

Veuve du Commandant Boisseau, lequel est décédé le 21 mai 1809 à la bataille d'Essling, je viens solliciter votre aide afin que ma fille Héloïse puisse jouir des bienfaits de l'instruction que reçoivent les filles des officiers de la Légion d'honneur dans les Maisons impériales Napoléon.

Je suis mère de quatre enfants ; mes trois fils se destinent à servir l'Empereur par les armes ; mon unique fille, Héloïse, née en 1796, n'aura point de fortune et ne peut espérer une situation digne que par une éducation soignée. Je vous supplie de prendre en considération l'état des services de mon défunt époux et son entier dévouement à la cause de l'Empire. Par sa mort prématurée, je me trouve plongée dans une gêne extrême et dans la triste position de ne pouvoir élever convenablement cette enfant. C'est pourquoi, connaissant l'inépuisable bonté du cœur paternel de l'Empereur, j'ose vous implorer cette grâce spéciale pour elle.

Croyez, Monsieur le Grand Chancelier, en l'éternelle reconnaissance d'une mère qui vous est tout obligée.

Madame Boisseau

Du Comte de Lacépède,
Grand Chancelier de l'ordre de la Légion d'honneur

À madame Boisseau
Paris, le 1^{er} février 1811

Madame,

Sensible au dévouement de votre époux et à votre douloureuse situation, je viens vous annoncer, au nom de Sa Majesté l'Empereur Napoléon, l'admission de votre fille Héloïse dans la Maison impériale de Saint-Denis. Une place se libérant le 8 février, à la suite du départ d'une de nos élèves, l'entrée se fera le 10 février 1811. Un examen déterminera le niveau de la classe qui l'accueillera.

Votre fille Héloïse est admise à titre gratuit, c'est-à-dire aux frais de la Légion d'honneur. Vous veillerez néanmoins à verser quatre cents francs de frais de trousseau à son entrée, ainsi qu'une pension annuelle du même montant qui lui sera remise sous forme de dot à sa sortie de la Maison.

Veillez recevoir, Madame, l'expression de mes salutations les plus respectueuses.

Bernard de La Ville,
Comte de Lacépède,
Grand Chancelier de l'ordre de la Légion d'honneur.

CHAPITRE I

Héloïse passa l'imposante porte en courbant ses épaules. Ses yeux se posèrent sur une plaque de marbre où l'on pouvait lire, gravé en lettres d'or, « HONNEUR ET PATRIE ». Elle en eut un frisson et, lorsque la porte se ferma dans un bruit sourd et menaçant, elle se raidit d'un coup. Il lui semblait qu'elle laissait derrière elle les années insouciantes de son enfance. Bien qu'elle eût promis à sa mère de ne pas manifester son chagrin entre les murs de la Légion d'honneur, Héloïse avait toutes les peines du monde à retenir ses larmes depuis son arrivée à Saint-Denis. La demoiselle chargée de l'emmener jusqu'au bureau de la Surintendante énonça quelques recommandations d'usage, mais Héloïse ne l'écoutait pas. Tous ses efforts étaient concentrés sur la nécessité de ne pas laisser transparaître la tristesse qui la submergeait. On arriva enfin devant le bureau de madame du Bouzet, Surintendante de la Légion d'honneur.

– ... Quand on vous le demandera. Ai-je été claire ? demanda la demoiselle.

– Oui, mademoiselle, répondit Héloïse.

– Bien. Veuillez attendre ici que madame la Surintendante vous fasse appeler. Lorsque l'entretien sera terminé, je viendrai vous chercher.

– Merci, mademoiselle, balbutia Héloïse.

Demeurée seule dans l'antichambre, Héloïse tenta de se distraire de son chagrin par une observation méticuleuse de la pièce. Elle était

frappée par la richesse du mobilier et le raffinement de la décoration. Un tableau surtout attira son attention. On y voyait un homme allongé en uniforme au milieu d'un champ de bataille dévasté. Près de lui, un cheval mort laissait échapper par ses flancs entrouverts du sang écarlate. Une inscription indiquait « La mort héroïque du Colonel du Bouzet, à la bataille de Jemmapes ». Elle savait la Surintendante veuve d'un illustre colonel mais elle trouvait singulier qu'elle gardât sous les yeux le spectacle déchirant de la mort de son mari. Soudain, la porte s'ouvrit et l'on fit pénétrer Héloïse dans un bureau tapissé d'un papier vert, parsemé d'abeilles dorées. Héloïse esquissa une révérence.

– Mademoiselle, dit la Surintendante, nous vous accueillons aujourd'hui dans la Maison impériale de la Légion d'honneur à titre d'élève gratuite. Êtes-vous bien consciente que c'est un privilège que vous accorde Sa Majesté l'Empereur, en remerciement des services rendus par votre père à l'Empire ?

– Madame, je sais bien que c'est une grâce que m'accorde l'Empereur. Maman m'a toujours dit qu'il était un père pour nous, et, depuis la mort de papa, nous n'avons jamais désespéré de ses bienfaits.

– Certes, mais cette grâce n'est pas sans vous imposer quelques contraintes...

– Oui, madame, répondit Héloïse faiblement.

– L'Empereur, mademoiselle, ne souhaite pas faire de cette école une pépinière de raisonneuses, encore moins de ces écervelées de salon que produisait l'ancien établissement de Saint-Cyr. Il veut faire de vous des femmes utiles, des épouses et des mères, « des femmes pour les ménages modestes » : ce sont ses mots. Ne poursuivez donc point d'ambition qui dépasse l'état de votre maigre fortune, appliquez-vous à travailler avec soin aux tâches qui vous sont assignées, soyez pieuse et obéissante, ce sont là les seules clefs d'une vie sage et paisible.

– Oui, madame.

– Je vois dans la lettre de votre mère que vous avez trois frères...

– Oui, madame, répondit Héloïse. Mon frère aîné, François, est sous-lieutenant au 2^e régiment d'infanterie de ligne. Les jumeaux, Jean et Émilien, sont élèves au lycée militaire du Prytanée et à la disposition de Sa Majesté l'Empereur.

– Je vois... je vois... Vous aussi, mademoiselle, êtes appelée à participer à la gloire de l'Empire. En vous instruisant, en développant les talents que Dieu vous a donnés, vous deviendrez une épouse modèle et une mère dévouée. Ainsi vos fils poursuivront l'œuvre immense entreprise par notre fondateur...

– Oui, madame.

– Bien. Mademoiselle Bernier va maintenant vous conduire à la roberie afin de vous remettre votre trousseau. Vous passerez demain un examen qui permettra de déterminer votre classe. On vous remettra alors une ceinture en fonction du niveau que vous rejoindrez. Vous pouvez à présent disposer.

Héloïse exécuta une timide révérence ; la Surintendante ajouta, avec force :

– Et n'oubliez pas, mademoiselle : votre éducation ici sera votre seule fortune, et c'est le sang de votre malheureux père qui l'a payée.

La porte se referma. Héloïse traversa alors une multitude de corridors, précédée par mademoiselle Bernier. L'abbaye de Saint-Denis, où l'Empereur avait souhaité établir la deuxième Maison d'éducation, était immense. C'était un monastère du XVIII^e siècle que la Révolution avait vidé de ses pieux occupants. Elle comprenait de nombreuses dépendances, et un parc, soustrait aux yeux des villageois. La galerie ouest du cloître reliait celui-ci à la basilique de Saint-Denis, sépulture de rois. Héloïse était impressionnée par tant de grandeur et par tant de beauté. Elle longea le réfectoire, passa devant une chapelle, grimpa des escaliers

de pierre interminables, traversa d'immenses dortoirs et se retrouva enfin devant la porte de la roberie.

La demoiselle ouvrit la porte et commanda aux lingères d'apporter le trousseau 363. Aussitôt, une petite dame replète et souriante disparut derrière d'immenses étagères où reposaient des piles de linge propre et amidonné. À gauche, dans un atelier éclairé par des chandelles, des femmes habillées de blanc brodaient et cousaient en fredonnant de vieilles romances. Elles sourirent à Héloïse. À droite, d'autres femmes repassaient et leurs fers brûlants laissaient échapper des nuages de vapeur. Immédiatement, Héloïse se sentit bien dans ce lieu accueillant. La chaleur, la lumière, les chansons de ces femmes lui firent oublier un instant la rigueur de l'accueil qu'elle avait reçu dans le bureau de madame du Bouzet.

– Mademoiselle, voici votre trousseau ! déclara la lingère en tendant à Héloïse une pile de linge blanc. Il est composé de douze chemises, six bonnets de nuit, six serre-têtes, quatre jupons, douze mouchoirs, quatre camisoles de nuit, douze bas de coton, quatre pèlerines et six paires de gants. Deux robes de serge blanche et deux tabliers complètent ce nécessaire.

Mademoiselle Bernier précisa à l'intention d'Héloïse :

– Les travaux d'aiguille constituent un élément important de votre éducation. Aussi, à partir d'aujourd'hui et jusqu'à ce que vous nous quittiez, c'est vous qui aurez soin d'entretenir ce trousseau. Vous raccommoderez vos robes, votre linge, et aussi vos bas. Plus tard, vous reviendrez ici apprendre la coupe des robes, corsets et jupons et l'on vous enseignera les travaux de blanchissage, de détirage et de repassage, toutes choses nécessaires pour devenir une maîtresse de maison économe et expérimentée.

Cette phrase résonna désagréablement aux oreilles d'Héloïse : elle détestait la couture et se montrait particulièrement malhabile aux ouvrages d'aiguille.

– Ces travaux sont-ils fréquents, mademoiselle ? balbutia-t-elle.

– Trois heures par jour, chaque après-midi, répondit mademoiselle Bernier.

Un immense découragement s'empara alors d'Héloïse. Quoi ? Ce lieu qui lui avait semblé si chaleureux deviendrait lui aussi le théâtre de son malheur ? Elle ne voyait plus d'issue à la triste vie que lui promettait cette maison ! L'avenir se dressait devant elle comme un mur infranchissable.

Abattue, elle suivit mademoiselle Bernier à travers un long corridor glacial qui les ramena devant la porte d'un dortoir.

– Provisoirement, vous dormirez dans le dortoir de la classe bleue. Vous allez ranger votre trousseau dans l'armoire qui se trouve au pied de votre lit et mettre votre uniforme. Puis vous descendrez au réfectoire rejoindre vos camarades pour le souper. Je vous souhaite une bonne soirée, mademoiselle.

– Merci, mademoiselle, balbutia Héloïse.

Elle leva les yeux et admira l'architecture grandiose qui la surplombait. Le dortoir était une immense galerie, semblable à une nef de cathédrale, supportée par des piliers formant des arcades. De chaque côté, vingt-quatre fenêtres cintrées, larges et hautes, éclairaient la perspective fuyante d'une centaine de lits alignés en files parallèles. Ceux-ci étaient d'étroites couchettes de fer pareilles à celles des aides de camp de l'Empereur.

Héloïse soupira. Bien sûr, elle était sensible à la grandeur et à la beauté de ces lieux. Mais son esprit était toujours fixé sur le foyer aimant et chaleureux qu'elle avait quitté. À Compiègne, ses parents possédaient

une maison de ville de belle taille. Elle disposait d'une chambre particulière tandis que ses frères partageaient un même dortoir. Le mobilier en était simple mais elle aimait son lit fermé par des indiennes fleuries et sa petite coiffeuse en marbre blanc. Elle appréciait surtout la bibliothèque de son père, contiguë à sa chambre et riche d'ouvrages fascinants. En pensant à sa maison, les larmes lui montèrent aux yeux. Comme lui semblait loin cette douce retraite, où elle avait laissé ses souvenirs d'enfance ! La reverrait-elle jamais ? La plupart des élèves entraient à la Légion d'honneur dès qu'une place se libérait et y restait quelques années ; mais d'autres, moins fortunées, y devenaient surveillantes puis institutrices. Héloïse se voyait déjà prisonnière de ces murs pour l'éternité. Assise sur le petit lit de fer de l'immense dortoir, elle se perdait dans une rêverie mélancolique, lorsque ses yeux furent tout à coup attirés par le crucifix qui la surplombait. Il était identique à celui qui ornait le mur de sa chambre. Le visage du Christ, tourné vers elle, la rasséna un peu. Il lui sembla qu'Il l'avait suivie jusqu'en ces lieux hostiles et qu'Il y était comme une présence amie et bienveillante.

Elle fut tirée de ses songes par la cloche qui annonçait l'heure du souper. Il était donc 8 heures... En hâte, Héloïse enfila sa robe, attrapa une serviette de table et jeta dans son armoire le reste du trousseau. Elle dévala les marches de l'escalier et se trouva bientôt à l'entrée du réfectoire.

La salle était immense et comptait cent tables de marbre ; autour de chaque table étaient assises douze élèves. Au bout de la table, une dame était chargée du déroulement du repas. Héloïse attendit qu'on lui indiquât sa place et se trouva entre plusieurs élèves portant des ceintures multicolores, vraisemblablement âgées de dix-huit ou dix-neuf ans. Elles conversaient entre elles avec animation. Soudain, la plus grande, une jolie fille rousse au nez retroussé et au visage parsemé de taches de rousseur, se tourna vers elle :

– Mais je ne rêve pas, c'est une nouvelle ! Venez voir un peu ce spécimen, mes amies ! Elle n'a pas encore reçu sa ceinture !

Héloïse se sentit rougir.

– Regardez-la rougir comme une tomate ! ajouta la jeune fille. Ma vieille, il faut que tu décroches une ceinture nacarat ! Les autres couleurs jureraient horriblement avec ce visage écarlate !

Et pour parfaire sa démonstration, elle approcha du visage d'Héloïse sa ceinture multicolore avec une moue dubitative. L'assemblée se mit à rire.

– Alors, la nouvelle, on ne soupe pas ? reprit la grande rousse. Les mets ne sont pas à ton goût peut-être ? Ne t'inquiète pas, tous les dîners ici ne sont pas aussi mauvais que cette soupe aux lentilles... La plupart du temps, ils sont pires !

Et en disant cela, elle éleva lentement son bras et lâcha sa pomme au-dessus de l'assiette d'Héloïse. Le fruit tomba lourdement dans le potage et vint éclabousser son visage et sa robe blanche.

Ce fut un éclat de rire général ; la grande rousse se tenait les côtes de rire tandis que ses amies pouffaient discrètement derrière leurs mains...

Ce chahut attira l'attention d'une surveillante. Devant le visage taché d'Héloïse, la demoiselle fronça les sourcils :

– Mademoiselle ! s'écria-t-elle d'un ton réprobateur. Voulez-vous bien dîner proprement ? Le spectacle que vous offrez est indigne d'une élève de notre Maison... Courez vous débarbouiller immédiatement !

Puis elle se tourna vers la grande fille rousse et ajouta d'un ton plus clément :

– Et vous, mademoiselle Macdonald, veuillez cesser d'importuner mademoiselle Boisseau. Vous voyez bien que c'est une nouvelle élève...

Héloïse n'en croyait pas ses oreilles : Macdonald... Macdonald... Bien sûr, elle connaissait les exploits du Maréchal qui avait, avec tant de courage, enfoncé le centre de l'armée ennemie à Wagram. Son père

admirait beaucoup cet homme, « le seul à avoir reçu son bâton de maréchal et son titre de noblesse sur un champ de bataille ! » répétait-il souvent. Mais Héloïse ignorait que sa fille était à Saint-Denis, et qu'elle était à ce point mal élevée. La jeune fille prit un air faussement sage :

– Oh mademoiselle, répondit-elle, je ne l'importunais point : je m'asurais simplement que notre nouvelle amie ne manquait de rien...

Elle adressa à Héloïse un clin d'œil, puis se dirigea d'un air crâne vers la sortie, suivie de son cortège d'amies qui riaient sous cape. Héloïse était mortifiée. Tout en essuyant maladroitement son visage, elle tentait de ravalier ses larmes. Sa robe toute neuve était constellée de taches verdâtres. Comment ferait-elle pour se présenter le lendemain chez la directrice des études ? Serait-elle condamnée à porter cette tenue maculée ? La cloche se mit à sonner. C'était l'heure de la prière et des centaines de robes blanches se dirigeaient vers la chapelle. Héloïse pressa le pas pour les rejoindre, en gardant les bras croisés sur son corsage afin de dissimuler les éclaboussures de soupe. À genoux sur le banc de bois, elle ne parvenait pas à prier. Son esprit était entièrement occupé par l'humiliation cuisante qu'elle venait de subir. Jamais elle ne pourrait s'habituer à vivre dans cette école, entourée de ces jeunes filles endurcies et malveillantes. Son père, qui lui avait donné le goût de la liberté et de l'indépendance, n'aurait jamais accepté qu'elle soit ainsi soumise aux pratiques vexatoires des pensionnaires plus anciennes. Le souvenir de cet homme si bon vint accroître sa peine. Elle sentait au fond de sa gorge une brûlure que rien ne venait apaiser. Plus que jamais, elle voulait rentrer chez elle. Elle entendait au loin la voix de l'aumônier qui lisait les Béatitudes de l'Évangile :

« Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, ils seront rassasiés,
Heureux ceux qui pleurent, ils seront consolés,
Heureux ceux qui sont persécutés, le Royaume des Cieux est à eux... »

Alors Héloïse, considérant qu'il s'adressait un peu à elle, remit sa tristesse entre les mains du Christ. Elle en fut soulagée. Lui, du moins, ne l'avait pas abandonnée.

Lorsque la prière s'acheva, elle monta au dortoir. Avant de se coucher, elle passa un mouchoir imbibé d'eau et de savon sur les taches de sa robe, en espérant que celles-ci disparaîtraient pendant la nuit. Elle craignait de ne point s'endormir mais, rompue par les émotions de la journée, elle ne tarda pas à sombrer dans le sommeil.

Dans son rêve, elle vit le cheval mort du tableau de Jemmapes ; près de lui, le Colonel du Bouzet avait les yeux grands ouverts et fixés sur Héloïse ; il lui répétait d'une voix lointaine : « C'est son sang qui l'a payé... c'est son sang qui l'a payé... » Alors le cheval se redressa, se cabra et se mit à galoper dans les couloirs sans fin de la Légion d'honneur. Et Héloïse derrière lui courait, sans jamais réussir à attraper sa bride qui flottait au vent...



En l'an 1811, Héloïse, orpheline d'un Commandant de la Grande Armée de Napoléon, entre à la Légion d'honneur, l'école fondée par l'Empereur pour l'éducation des jeunes filles. Napoléon souhaite faire de ces élèves des « femmes utiles ». Mais les rêves romanesques d'Héloïse sont bien loin des ambitions pragmatiques de l'Empereur ! Armée de son courage, de ses talents et de sa foi, la jeune fille est déterminée à faire de sa vie un roman dont le héros pourrait être un valeureux et mystérieux lieutenant... Mais à l'heure où l'Empire vacille, tout est bouleversé.

Les rêves d'Héloïse survivront-ils au tumulte de l'Histoire ? Parviendra-t-elle à se faire une place sur les ruines d'un Empire qu'elle croyait éternel ?



*Gwenäële Barussaud est une ancienne
élève de la Légion d'honneur.
Héloïse est son premier roman.*



9 782728 917907

www.fleuruseditions.com
Illustration de couverture : Olivier Desvaux